

Documents pontificaux

Lettre du Souverain Pontife à S. E. le cardinal Goossens.

Le Souverain Pontife a adressé à Son Eminence le cardinal Goossens, archevêque de Malines, la lettre suivante :

A Notre cher fils, Pierre-Lambert Goossens, cardinal-prêtre de la sainte Eglise romaine, au titre de Sainte-Croix en Jérusalem, archevêque de Malines.

LEON XIII, PAPE.

Cher Fils, Salut et Bénédiction Apostolique

La piété des catholiques a cherché de différentes manières à soulager la détresse où se trouve, par le malheur des temps, le Siège apostolique. C'est ainsi encore qu'au commencement de cette année, les journalistes catholiques de Belgique ont formé le dessein d'engager les fidèles à Nous offrir des étrennes.

Cette pensée a été accueillie avec la plus grande sympathie par les catholiques ; Nous en avons comme preuve évidente le don en argent qu'à votre récent voyage à Rome vous avez remis, alors que Nous relevions à peine de Notre maladie. Grâce bien vives en soient rendues à tous les catholiques belges, qui affirment ainsi une fois de plus leur attachement à la chaire de saint Pierre, grâce en soient rendues aux journalistes, dont les soins et le zèle Nous ont valu ce nouveau témoignage de dévouement de la part de leurs concitoyens. Comme gage de Notre bienveillance, recevez pour vous, pour ces journalistes et pour chacun de ceux qui Nous ont offert ces étrennes, la bénédiction apostolique, que Nous vous accordons à tous de bien grand cœur.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 16 mars 1899, de Notre Pontificat la vingt-deuxième année.

LEON XIII, PAPE.

L'américanisme ou le Yankéisme

Caractere general

On est convenu depuis quelques années de désigner sous le nom d'*américanisme* ou de *yankéisme* un ensemble de tendances, de préjugés et d'erreurs qui ont spécialement cours dans les États-Unis de l'Amérique du nord.

Le fond de l'américanisme ou du yankéisme est un orgueil extraordinaire qu'ont un certain nombre des habitants de ce pays pour leurs institutions ou leur civilisation, une sorte d'enivrement pour leurs grandeurs nationales, vraies ou supposées, un engouement prodigieux de leur constitution, de leurs lois, de leurs progrès matériels, et surtout peut-être de leurs travers.

"Venez aux États-Unis, peuples de l'occident, venez, peuples de l'orient; venez nous admirer, venez chercher des modèles à imiter." C'est ce que disent et chantent sur tous les tons, tous les jours, ces Américains vantards que l'on désigne spécialement sous le nom de *Yankees*.

"La civilisation est à jamais l'idole des nations; parmi nous fleurit une civilisation qui éclipse celle de tous les autres peuples. Le monde moderne se recommande par l'établissement des libertés publiques; nulle nation n'a des libertés comme nous. L'industrie humaine a pris depuis un siècle un essor étonnant qui mène le monde vers un idéal de grandeur et de prospérité encore à peine entrevu; l'Amérique du nord préside à ce mouvement gigantesque. La gloire de notre époque est la machine; la machine est comme un produit spontané des États-Unis, un produit que tous les peuples leur demandent et cherchent à imiter."

"Je suis américain, donc je suis un homme supérieur. Les cultivateurs américains savent mieux labourer et mieux ensemen-
cer la terre; les industriels américains sont plus entendus à concevoir et à exécuter de grandes manufactures; les commerçants américains sont sans rivaux pour se créer des débouchés, pour acheter et pour vendre, pour faire de gros profits en servant à leur client de bonne marchandise. Les savants de l'Amérique se distinguent par des idées plus larges et une méthode plus rigoureuse. Nos orateurs sont les premiers du monde, nos médecins,

nos jurisconsultes surpassent ceux des autres pays ; nos botanistes, nos physiologistes, nos géologues, nos historiens ont une science plus vaste et plus profonde. Ceux-là même qui sont égarés dans les voies de l'erreur ont l'esprit plus élevé et la volonté plus puissante ; ainsi les socialistes américains, les athées américains se recommandent par la grandeur d'âme, la loyauté et la sagesse. Les catholiques américains ont à moitié l'esprit protestant, cet esprit qui a réformé et renouvelé le monde et qui pousse les peuples vers la liberté et la civilisation : ils sont soumis au Pape et aux évêques, mais en jugeant et en conduisant leurs chefs comme ils l'entendent. Les fous eux-mêmes d'Amérique ont de l'intelligence et du savoir, et pourraient être consultés avec profit par les sages de l'Europe."

"O Amérique, pays de la grande nature, de la grande forêt, de la grande culture des champs et de la grande culture des esprits, ceux qui naissent sur ton sol ont une grandeur naturelle que nul autre ne peut avoir ; ceux qui abordent à tes plages grandissent ; ceux qui demeurent longtemps dans ton sein deviennent des géants. En Amérique, les enfants sont plus précoces, les adolescents plus vertueux, les hommes faits plus capables de tout entreprendre, les vieillards plus judicieux. L'enfant sait faire des discours à l'école, comme en France un député ; le jeune homme de 25 ans a déjà fait et défait 5 fois sa fortune ; le premier venu s'improvise avocat, médecin, journaliste, banquier, devient magistrat, sénateur, ambassadeur, ministre, président de la république, conduit les élections, dirige les travaux publics, commande les armées, négocie les traités, est capable d'être le guide de son propre pays et de tous les royaumes de la terre ; car tous les Américains ont en propre un génie universel."

"Nos écoles primaires sont sans rivales sur la terre. Nos collèges resplendent au milieu des peuples comme des soleils. Nos universités ont tant d'éclat qu'il suffit de les fréquenter pendant six mois pour devenir tout lumineux."

"L'Amérique du nord a failli devenir une terre française : quel malheur en aurait résulté pour l'humanité ! Elle est devenue une terre anglaise : quel avantage pour la civilisation !"

"La race anglaise d'Europe est supérieure à toutes les autres ; mais la race anglaise d'Amérique est supérieure à sa mère. Un Anglais vaut trois Allemands, quatre Français, six Suisses, huit Espagnols, quinze Italiens ; mais un Yankee vaut deux Anglais."

Les Romains disaient : "Le monde entier est pour Rome." Les habitants des Etats-Unis semblent croire que le monde n'existe que pour eux.

“ Il faut que tous les peuples s'inclinent devant notre incontestable supériorité, qu'ils acceptent nos marchandises sans que nous soyons obligés d'ouvrir nos frontières aux leurs, qu'ils reçoivent nos idées et nos machines et s'appliquent à nous devenir semblables pour être, comme nous, les hommes du progrès.”

“ Les Espagnols ne veulent pas reconnaître notre suprématie dans Cuba. Au nom de la civilisation et de l'humanité, nous allons l'établir à coups de canon, parce que notre souveraineté, c'est la souveraineté de la raison et de la civilisation.”

“ Un jour, nous tiendrons le sceptre sur le genre humain tout entier, parce qu'il appartient à l'intelligence de dominer les forces aveugles et à l'esprit de commander à la matière.”

Le renard disait au lion :

Vous leur fîtes, Seigneur,
En es croquant beaucoup d'honneur.

Les Américains croient que les peuples doivent accepter leur joug non seulement avec résignation, mais avec reconnaissance.

“ Voix du nord, voix du midi, voix des quatre vents : Nous sommes la grande nation, nous sommes la nation incomparable, nous sommes la nation de l'avenir, la nation qui personnifie l'humanité, qui marche en tête de la civilisation, la nation qui réunit les qualités de tous les peuples sans avoir les défauts d'aucun, la nation de l'intelligence sans limites, de la vertu sans tache, du mérite universel. *Sedeo regina.*”

DOM BENOIT.

Lettre de Mgr. Corrigan au T. S. Père

Nous avons déjà noté les documents dans lesquels les divers personnages les plus en vue, parmi ceux impliqués dans l'américanisme condamné par la lettre du Souverain Pontife au cardinal Gibbons, ont fait leur soumission et donné, avec ou sans réserve, leur adhésion au document pontifical. Nous croyons devoir donner ci-dessous le texte même de l'admirable lettre que Mgr. Corrigan, archevêque de New-York, a adressée à cet égard au Docteur infailible. Le vénérable archevêque n'était concerné, que nous sachions, dans la question controversée que par l'imprimatur qu'il avait accordée à la *Vie du P. Hecker*, par le P. Elliott :

Très Saint Père,

Nous ne saurions exprimer en paroles les sentiments d'admiration, de joie, de gratitude dont notre cœur a été pénétré envers Votre Sainteté, en lisant l'admirable et magistrale lettre qu'elle a daigné nous adresser sur ce qui, depuis quelque temps, était désigné sous le nom d' "américanisme." C'est avec une haute sagesse que Votre Sainteté a su réunir en un seul faisceau les multiples et fallacieuses erreurs qui voudraient passer pour doctrines bonnes et catholiques sous le titre spécieux "d'américanisme." Mais en même temps, avec combien de prudence, de discrétion et de douceur et aussi avec quelle force et quelle clarté Votre Sainteté a-t-elle rempli la mission de suprême et infaillible maître !

En vérité, ce dernier document de la sagesse de Votre Sainteté ne le cède sous aucun rapport à tant d'autres qui, dans le cours de votre glorieux pontificat, ont suscité l'universelle admiration des peuples.

Pour nous, que le *Saint-Esprit* a placés comme évêques pour régir l'Eglise de Dieu, sous l'infaillible guide de Votre Sainteté, nous nous empressons de vous offrir et de vous manifester nos sentiments d'admiration et d'adhésion illimitée. Nous recevons donc et nous acceptons pour nous, pour notre clergé, pour les communautés et les Congrégations qui, avec nous, opèrent le salut des âmes, comme aussi pour tous nos fidèles, la lettre doctrinale de Votre Sainteté *Testem Benevolentiae*. Nous l'acceptons et nous la faisons nôtre, mot à mot, sentence pour sentence, dans le même et identique sens où, d'après la tradition et la sagesse de toute l'antiquité chrétienne, Votre Sainteté l'entend et veut qu'elle soit entendue de tous.

Nous ne faisons là-dessus et nous ne permettrons jamais que d'autres dépendant de nous, directement ou indirectement, fassent aucune réserve ou tergiversation. Votre Sainteté a parlé, la cause est donc finie. Cette pensée nous cause une satisfaction immense ; et c'est ce que nous avons voulu dire lorsque, dès nos premières paroles, nous avons manifesté la joie de notre cœur.

Nous pouvons dire ainsi que le monstre, qui pour avoir demeuré stable, voire droit de cité parmi nous, s'est appelé du beau nom d' "américanisme" a été presque dès sa première apparition frappé à mort.

Mais de cet heureux événement, c'est à vous que revient la gloire. Si Votre Sainteté n'était pas venue opportunément à notre secours par son admirable lettre, combien nombreux n'auraient pas été ceux qui, par ignorance plus que par malice, eussent été pris au lacet ! Les évêques et le clergé auraient eu beau dire pour éloigner les peuples de l'erreur ! Celle-ci aurait pu peu à peu prendre pied toujours davantage, et nous eussions été montrés au doigt sous l'accusation de n'être pas Américains.

En attendant, le faux américanisme, entendu à l'égal d'autres titres pareils qui, au grand détriment des âmes, eurent une longue durée des siècles chez d'autres nations, aurait pris tranquillement possession au milieu de nous, accumulant ses conquêtes dans des proportions énormes de lieu et de temps. C'est pour-

quoï nous nous nous réjouissons vivement de ce que, en vertu de votre enseignement infaillible nous n'avons pas à transmettre à nos successeurs l'ingrate entreprise d'avoir à lutter contre un ennemi qui, peut-être, ne serait point mort.

Et maintenant nous pouvons, le front haut, répéter que nous aussi nous sommes Américains autant que qui que ce soit ; oui, nous le sommes et nous nous en glorifions parce que notre nation est grande dans ses institutions et dans ses entreprises, grande dans son développement et dans son activité ; mais en fait de religion, de doctrine, de discipline, de morale et de perfection chrétienne, nous nous glorifions de suivre pleinement le Saint-Siège.

Pour tous ces motifs, nous sommes et nous resterons à jamais très-reconnaissants à Votre Sainteté qui, par son impérissable lettre *Testem Beuevolentie* nous a assuré à nous et aux catholiques d'Amérique, un signalé bienfait. Oui, par ce témoignage de bienveillance, Votre Sainteté arrache l'ivraie dès son apparition au milieu du champ de blé.

Veuille le Seigneur tout-puissant conserver la santé de Votre Béatitude pendant beaucoup d'années encore, afin que Votre Sainteté elle-même puisse voir de ses propres yeux, mûrir à la perfection le fruit de sa vigilance apostolique.

Prosternés aux pieds de Votre Sainteté et les baisant avec plein respect, nous implorons sur nous, sur notre clergé, sur notre troupeau respectif, la bénédiction apostolique.

New-York, le 10 mars 1899.

Pour les Révérendissimes évêques de la Province ecclésiastique,

Signé : Le très obéissant serviteur,

MICHEL-AUGUSTIN,

Archevêque de New-York.

LA MORT D'UN MARTYR.

Nous avons déjà parlé de la mort du R. P. Victorin, franciscain belge, martyrisé dans le Hou-pé méridional. Les *Missions catholiques* du 31 mars dernier nous apportent une lettre de deux autres missionnaires franciscains de cette région, les RR. PP. Polydore et Cassien, qui racontent la mort de l'héroïque soldat du Christ. Nous ferons remarquer que les faits racontés dans cette lettre sont confirmés, jusque dans leurs détails, par un récit fait par un journaliste anglais et publié dans une couple de journaux canadiens de langue anglaise.

Le R. P. Victorin (Jean Delbrouck), de l'Ordre des Frères

Mineurs, né à Boirs (Belgique), le 14 mai 1870, était arrivé en Chine, au mois de mars 1897.

Mgr. Christiaens lui assigna pour première mission Houa-kia-ko; il y fut atteint d'une fièvre maligne, qui ne le quitta qu'au mois de décembre de la même année. Le vicaire apostolique l'envoya ensuite chez le P. Oratien à Tan-tse-chan, grande chrétienté située dans les montagnes. Il y resta jusqu'au mois de septembre 1898. A cette époque, le R. P. Marcel, résidant à Che-keou-chan, tomba gravement malade et le P. Victorin s'empressa d'aller l'assister.

* *

Des bruits de persécutions encore confus et lointains commençaient à circuler. Le 28 novembre, le Père envoya un courrier à I-tchang pour exposer les dangers de sa situation :

“ Venez vite à mon secours, disait-il; autrement ce sera trop tard : le mandarin de Pa-tong ne fait rien, il ne répond pas même à mes supplications répétées. Je ne sais que faire...”

* *

Mgr. Christiaens étant malade à Han-Keou, le R. P. Cassien alla trouver le grand mandarin d'Itchang et fit tout ce qu'il put pour secourir le Père Victorin. Le haut fonctionnaire donna ses ordres; mais, hélas! le mandarin de Pa-tong ne remua pas!

* *

Les chrétiens de Siao-me-tien, croyant que leur cher missionnaire serait plus en sûreté chez eux, vinrent le trouver le 29 novembre. Le P. Victorin se décida à quitter Che-keou-chan pour aller à Siao-me-tien, chrétienté à 12 kilomètres de là.

Le même jour, à Tsong-si, à 35 kilomètres de Che-keou-chan, la persécution éclata comme un ouragan; des rebelles attaquent les chrétiens, pillent et brûlent leurs maisons. Ceux-ci, pour sauver leur vie, se réfugient dans les cavernes ou sur les montagnes. Dans la fuite, deux catéchumènes tombèrent entre les mains des bandits :

—Apostasiez ou mourez!

Un des catéchumènes répondit :

—Apostasier? jamais! Tuez-moi si vous voulez, je suis chrétien.”

Les brigands lui firent subir différentes tortures, puis lui tranchèrent la tête.

* *

Le lendemain, vers les 7 heures du soir, un néophyte vint raconter au P. Victorin ces horribles scènes.

A peine les chrétiens eurent-ils entendu son récit que chacun chercha son salut dans la fuite. Moment terrible! voilà le pau-

vre missionnaire abandonné de tous, dans un endroit dont il ne connaît pas les routes, et entouré de toutes parts de mortels ennemis. Que faire ?

A ce suprême moment l'idée de sa mère préoccupe son esprit. A la hâte il lui écrit quelques lignes, qu'il arrose de ses larmes. La lettre finie, il la confie à un chrétien, en recommandant de la faire parvenir à sa famille.

Accompagné de son servent de messe et d'un domestique, il se met ensuite en marche vers 10 heures du soir. Tout à coup son domestique lui dit :

— Père, à 6 kilomètres d'ici, il y a une caverne en haut de la montagne. Il faut y aller."

* * *

Alors commença une vraie route de calvaire. Il fallait grimper dans l'obscurité, se frayer un passage à travers les ronces et les épines, s'accrocher aux arbres et aux pierres, et tout cela avec l'obsession que les ennemis approchent.

Avant l'aurore, les fugitifs avaient gagné la caverne: ils croyaient y avoir trouvé un bon refuge, mais cet espoir fut de courte durée: en effet, après y être resté quatre jours, leur retraite fut découverte par les païens. Il faut se remettre en route ! Il est minuit, l'obscurité profonde et une pluie incessante rendent la marche bien pénible. Tchang serait un abri assuré, mais personne ne connaît la route.

— Courage ! dit le missionnaire à ses compagnons, nous sommes sous la garde du bon Dieu."

Pour éviter toute rencontre, ils suivirent un torrent. Au matin, les pieds tout en sang, n'en pouvant plus, le pauvre Père s'assit sur un rocher pour prendre un peu de nourriture. Il devint impossible de continuer la même route. C'est pourquoi il envoya son domestique chercher un autre chemin. Hélas ! le fidèle serviteur ne devait plus revenir ; il fut arrêté par les rebelles qui s'empresèrent de le dévaliser.

Quelques effets saisis sur lui furent pour les bandits un indice certain que le missionnaire était dans le voisinage.

* * *

Les forcenés joyeux se mettent à pousser des hurlements, courent à droite et à gauche en cherchant leur proie. Le P. Victorin tâcha bien de leur échapper, mais il ne tarda pas à tomber entre leurs mains.

Aussitôt on lui arrache ses habits, on lui lie les mains et, comme il avait les pieds tout contusionnés, on l'emporte à Houan-pé-chan. Il y arriva à 7 heures du matin. Dès qu'on le vit, ce fut une clameur horrible, des cris de rage. On le frappa de coups de bambou, puis on l'emmena à Che-keou-chan, où son agonie dura six jours.

* * *

Les mauvais traitements qu'il a subis doivent avoir été effroyables : cinq jours il resta suspendu à un arbre par les mains

liées ensemble. On le piquait, on le tenait avec des fers rougis au feu. Aux souffrances du corps s'ajoutaient celles de l'âme : il vit torturer, puis égorger huit de ses néophytes.

Enfin, le 11 décembre, le P. Victorin fut décapité : chaque chef voulut le frapper et ce ne fut qu'au dix-septième coup que la tête roula par terre. Ces tigres se mirent à étancher leur soif diabolique en buvant tout le sang de leur victime. La tête fut exposée, puis trainée dans la boue ; le crâne fut fracassé à coups de massue et la cervelle mangée. Avec une hache on ouvrit le corps depuis le bas-ventre jusqu'au cou, afin de pouvoir en extraire le cœur et les poumons. On découpa la partie supérieure de la cuisse gauche et les brigands partagèrent la chair entre eux.

* * *

Quelques chrétiens de Che-keou-chan apportèrent la nouvelle à I-tchang. Aussitôt le grand mandarin de cette ville envoya une dépêche au mandarin de Pa-tong pour lui demander des explications. Celui-ci répondit :

— Le Père a été pris, mais il est encore vivant."

Dans une seconde dépêche, il disait :

— Le Père est mort ; mais je ne sais si c'est de mort naturelle ou de mort violente."

Le 6 décembre il avait reçu ordre de le protéger et le 11 le massacre eut lieu. Durant cinq jours, s'il avait eu un peu de bonne volonté, il aurait facilement pu intervenir, car de Pa-tong à Che-keou-chan il n'y avait que quatre jours de marche.

* * *

Le 23 janvier, le mandarin d'I-tchan nous écrivit que le corps de *Tong-jo-wang* (nom chinois du P. Victorin) était arrivé, qu'on pourrait le porter à l'église et l'ensevelir. Nous répondîmes qu'il fallait d'abord examiner le corps en présence du mandarin. Il fit des difficultés, c'est pourquoi nous avertîmes alors M. Dautremer, consul de France à Han-Keou.

* * *

En attendant on avait placé le cercueil sur la rive du fleuve. Abominable barbarie des Chinois : ils se mirent à le piétiner, à vomir des malédictions et des sarcasmes contre le pauvre martyr !

— Ah ! s'écriaient-ils, qu'on a bien fait de manger la chair de ce diable d'Occident. Il faut encore prendre ses os et en faire de la soupe. Oui, nous voulons à notre tour manger de la chair européenne à I-tchang !"

Voilà des scènes qui se passent dans le Céleste Empire qu'on dit être civilisé. Voilà comment on traite les Européens même après la mort, et ce peuple ose se vanter d'avoir du respect pour les défunts !

* * *

Le jeudi 26 janvier, le mandarin fut forcé, par un ordre du vice-roi, de donner un endroit convenable pour faire la constatation et l'examen du corps. Les Chinois, par superstition, ne permettent pas qu'un mort entre dans l'enceinte des villes ; ainsi, il fallait chercher un lieu hors des murs. Le mandarin indiqua la pagode de Long-wang.

A l'ouverture du cercueil, la vue de cette tête ensanglantée, de cette poitrine ouverte, de ce corps tout couvert de blessures, nous perça le cœur. Le mandarin, lui, resta dur comme une pierre sans laisser voir la moindre émotion et sans dire un seul mot.

Le corps fût revêtu des ornements sacerdotaux, puis placé dans un beau cercueil. Les frères avaient à la hâte changé la pagode en chapelle ardente.

C'est là que repose notre bien-aimé confrère, tandis que nous attendons avec impatience que justice lui soit rendue.

* *

Nous implorons le secours des prières de toutes les personnes qui liront ces lignes afin que Dieu daigne abrégier nos épreuves.

Le sacrifice de sa vie que le P. Victorin a fait si généreusement, vaudra, nous l'espérons, à sa chère mission du Hou-Pé des grâces de choix et un précieux accroissement de fidèles. *Sanguis martyrum, semen christianorum!*

* *

Voici le texte, emprunté à la *Croix*, de la dernière lettre du R. Père Victorin, celle dont il est ci-dessus parlé :

Ave Maria.

Bien chère mère, frères et sœurs,

Que la sainte volonté de Dieu soit faite !

C'est avec la mort dans le cœur que je vous écris : ma chrétienté de Tchon-chi est détruite, ils étaient plus de 700 armés de fusils et de couteaux. Je me suis réfugié à Siao-me-tien. Dans un jour ou deux, ils seront ici.

Si je pouvais encore une fois me confesser ! Mon Dieu ! ayez pitié de moi, je vous offre ma vie pour la conversion des Chinois.

Ma bonne mère, au revoir dans le ciel. Que le bon Dieu vous récompense et vous bénisse. Après ma mort, priez bien pour moi et continuez à aimer la Chine et les petits Chinois.

Je vous accorde à tous une dernière et sainte bénédiction.

Si je meurs, ne pleurez pas, je vais au ciel où je prierai pour vous. Je bénis aussi tous mes bienfaiteurs ; au ciel je prierai pour eux.

F. VICTORIN,

Mis. ap.

(1) W
magne, par
sienne régl

Les grandes figures du Catholicisme

WINDTHORST (1)

L'article suivant est dû à la plume de M. Ch. Woeste, ancien ministre belge, et est extrait de la *Revue générale* de Bruxelles, livraison d'avril 1899.

Les hommes doués des mérites les plus divers ne manquent pas dans les rangs catholiques. Ils exercent dans tous les pays et dans les domaines les plus variés une action bienfaisante, et contribuent ainsi tant au salut des âmes qu'au progrès de la civilisation. Cependant l'opinion, distraite par mille soins, captivée chaque jour par des événements nouveaux, perd aisément de vue ce qu'elle doit aux noms qui ont honoré l'humanité. Peu échappent aux effets de cette règle cruelle. Parmi les exceptions, l'illustre Windthorst occupe une place en relief à côté de Montalembert et d'O'Connell. D'où vient ce privilège si rare ? Il vient assurément en partie de son dévouement constant à une grande cause, à la plus grande des causes qui, dans le cours des temps, se soient offertes aux sympathies publiques. Mais cette explication ne suffit pas : tant d'autres se pressent dans les phalanges militantes du catholicisme ! Serait-ce le talent qui donnerait au phénomène sa raison d'être ? Il en est à coup sûr un des éléments ; mais le talent se rencontre partout. Ce qui fait surtout émerger la noble figure de Windthorst, comme celles de Montalembert et d'O'Connell, de l'immense océan de l'oubli, c'est la force de volonté et l'esprit de suite qu'il a mis au service d'un même dessein poursuivi avec une ténacité indéfectible. A ces caractères se reconnaît l'homme vraiment supérieur. Les noms dont la postérité entoure la mémoire d'une auréole, ce sont ceux qui ont imprimé à leur siècle le cachet de leur personnalité, ce sont les champions des nobles pugilats soutenus avec persistance, ce sont les conducteurs des peuples : là est le secret des hommages durables dont certaines natures d'élite sont l'objet.

Windthorst avait presque atteint l'âge de 60 ans, quand éclata la lutte dont il devait être le héros le plus marquant. Beaucoup à cet âge aspirent au repos ; ils se voient, d'ailleurs, fréquemment relégués par les impatients au nombre des invalides.

(1) *Windthorst, ses alliés et ses adversaires*, par G. BAZIN ; *Les catholiques en Allemagne*, par A. KANNENGISSER ; *Le réveil d'un peuple*, par le même ; *Legislation prussienne réglant les rapports de l'Eglise et de l'Etat* (Berlin, 1874), etc.

Lui, il fut accepté sans effort ; il essaya pendant près de quinze ans autant de défaites qu'il livra de batailles, mais il lassa ses adversaires au point de les faire renoncer au combat : grand exemple à coup sûr de persévérance morale et de confiance dans son drapeau ! Il disait, lorsque le prince de Bismarck était à l'apogée de sa puissance : " Désormais, je ne défendrai plus longtemps la cause catholique et je ne me promets point la victoire ; mais, quand je ne serai plus, elle triomphera ; cela, je le crois, puisque je crois au gouvernement divin qui régit le monde, et ma croyance est solidement établie ; c'est elle seule qui m'a soutenu jusqu'à présent. " Espoir reconfortant, en effet, et qui devrait vivifier tous les cœurs catholiques ! Mais la récompense n'était pas si lointaine qu'on pouvait le redouter ; du vivant même de Windthorst et grâce en grande partie à ses coups, l'édifice élevé contre l'Eglise s'était écroulé. Je veux retracer en quelques pages les souvenirs de cette grandiose épopée.

I

Né en 1812 à Meppen, Windthorst entra à l'âge de 26 ans, à la Chambre hanovrienne, et dès l'abord, il acquit sur ses collègues une grande autorité. Successivement président de la Chambre et ministre de la Justice en 1851, il resta pendant trois ans et demi à la tête de ce département ; écarté de la vie parlementaire, il redevint ministre de la Justice en 1862 ; puis, peu de semaines avant la guerre qui devait enlever au Hanovre son indépendance, il fut nommé procureur général du tribunal de Celles (mai 1866). Son avènement au pouvoir avait presque tenu du prodige : jamais jusque-là un catholique n'avait été élevé à une si haute dignité. Ce n'est pas que le Roi fut porté pour sa personne : " Quand Windthorst est mon ministre, disait-il, il me semble que je navigue sur un vaisseau au mât duquel flotte mon pavillon et qui suit la direction que je veux suivre. Je me cache un instant, je m'endors, et quand je remonte sur le pont, je vois flotter au mât un drapeau qui n'est pas le mien, et le vaisseau a changé de route. " Mais le mérite supérieur de celui qu'on appela dès lors *la petite Excellence* triompha par deux fois des répugnances royales : au fond le Roi lui rendait justice ; car, après sa chute du trône, il le chargea de revendiquer ses biens confisqués.

Pendant son passage aux affaires, Windthorst eut deux occasions de témoigner son dévouement à la religion : la première, en défendant son action sur les écoles ; la seconde, en dotant Osna-bruck d'un siège épiscopal, créé dès 1821, mais dont l'érection effective n'avait pas cessé depuis lors d'être ajournée. Il put ainsi, quoique dans de rares occasions, donner libre cours à ses sentiments ; mais, en réalité, ce ne fut qu'à la suite de son entrée au Reichstag et à la Chambre des députés en 1867, ou plutôt à dater de la guerre religieuse, qu'il fut à même de donner sa mesure.

Les causes de cette guerre ne sont pas exactement connues ; il est probable qu'elles furent complexes.

Le dogme de l'infailibilité papale, surtout tel qu'il était défini par les polémiques du temps, était bien de nature à heurter

les préjugés protestants de M. de Bismarck. Peut-être n'eût-il pas suffi à provoquer de sa part une attitude agressive. Mais le désir d'unifier l'empire nouveau, au point de vue non-seulement des territoires mais des doctrines, et de lui donner ainsi une assiette en apparence plus solide ; l'espoir de pouvoir assurer, par la formation d'un grand facteur protestant en Europe, la prépondérance de la race germanique sur la race latine ; les encouragements qui lui venaient des docteurs catholiques qui s'étaient révoltés contre Rome, contribuèrent sans doute à fixer ses déterminations. Dans la forme, l'église vieille catholique devait se différencier de l'église protestante ; mais elle était appelée à s'en rapprocher ; elle ne pouvait, en tout cas, être qu'une église nationale cherchant dans l'Etat son principal appui ; à tous égards, par conséquent, elle apparaissait comme un instrument de règne à l'homme politique que des succès merveilleux avaient ébloui et à qui sa foi religieuse ne donnait pas le pressentiment de la force de résistance des consciences catholiques.

On a dit que la formation du parti qui devait s'appeler le centre, avait été le motif de la mobilisation du gouvernement prussien contre l'Eglise catholique. Cette supposition est peu vraisemblable. On avait remarqué au mois de septembre 1870, que, seul des ministres accrédités à Rome, l'ambassadeur prussien, le comte d'Arnim, était venu applaudir par sa présence, à l'entrée de Victor-Emmanuel par la porte Pia. D'autre part, sous la date du 24 octobre 1870, le Kronprinz avait consigné dans son journal que, d'après le langage tenu par Bismarck à son beau-frère, "immédiatement après la guerre on entrerait en campagne contre l'infailibilité." De longue date, du reste, le parti national-libéral, qui semblait vouloir se ranger autour du pouvoir, s'était montré animé d'une vive haine contre l'Eglise ; dès 1859, son chef, M. Benningsen, avait dit : "Tout va bien ; nous n'avons plus qu'une citadelle à conquérir, celle de l'ultramontanisme." Ces indices et d'autres déterminèrent, au mois de janvier 1871, MM. de Mallinckrodt, de Savigny, Windthorst, Reichensperger et le prince de Lovenstein, à adresser un appel aux électeurs afin d'obtenir leur concours pour la constitution d'un parti de défense religieuse avec un programme bien arrêté ; ils avaient pressenti qu'en face de la puissance impériale, il serait nécessaire de protéger au moyen d'une organisation solide les droits de l'Eglise ; l'Autriche ayant été annihilée, la France écrasée, le pouvoir temporel supprimé, qui donc, si ce n'est les citoyens allemands eux-mêmes, pouvait sauvegarder efficacement les intérêts de la liberté religieuse ?

Le pays fit un accueil favorable à cet appel ; un comité électoral permanent se forma à Mayence : 57 députés se rangèrent sous la bannière du centre. On comptait parmi eux, indépendamment des signataires, les barons de Schorlemer-Alst et de Loë, M. Lieber, le comte de Frankenstein, Mgr de Ketteler ; tous étaient des hommes de foi pratique, dont la vie était en harmonie avec les convictions. Le premier chef du centre fut Herman de Mallinckrodt qui, par son ardeur éprouvée et ses nobles qualités, était naturellement désigné pour ce poste de confiance ; il

était étroitement lié avec Windthorst, et tous deux furent d'accord pour se placer résolument sur le terrain de la liberté. " Le centre, dit Windthorst dans un discours célèbre, n'est pas une fraction confessionnelle; il est ouvert à tous sans exception; le centre ne veut pas seulement la liberté de l'Eglise pour les catholiques, mais pour toutes les confessions... De tout temps le centre a compté des protestants parmi ses membres. Nous demeurerons pour le moment sur le terrain de la tolérance confessionnelle, quand même pour le moment on ne nous en saurait aucun gré. Nous voulons reconquérir la liberté religieuse, la liberté civile, toutes les libertés." Telle fut essentiellement le programme du parti; mais il est juste d'ajouter que, sous l'influence de Mgr de Ketteler, il reconnut, dès cette heure, la nécessité de lois sociales; les réformes relatives aux rapports du capital et du travail ne cessèrent pas d'être l'objet de ses efforts.

Les événements prouvèrent combien la prévoyance de ses fondateurs avait été grande. A peine eût-il été constitué, que le pouvoir se démasqua. Celui-ci semblait avoir tous les atouts dans son jeu, le prestige de victoires mémorables, la restauration de l'empire allemand, les préjugés protestants, une majorité compacte, les forces administratives d'un grand gouvernement, le concours de défectionnaires catholiques et même l'appui du premier ministre de Bavière, M. de Lutz. Mais le centre ne recula pas, et il n'hésita pas à soutenir ces luttes héroïques qui causèrent au pays un malaise tel, que presque tout le monde en souhaita la fin.

Les catholiques s'étaient vaillamment conduits sur les champs de bataille de la guerre franco-allemande. Ce fut cependant au lendemain du jour où ils avaient versé leur sang pour la cause commune, que le gouvernement prit contre eux une attitude délibérément hostile, et que, s'adressant tantôt au Reichstag, tantôt aux Chambres prussiennes, il chercha à associer à sa campagne les divers instruments dont il disposait. Bismarck a écrit dans ses *Mémoires* (1) que son programme était plutôt dirigé " contre le polonisme que contre le catholicisme." On peut en douter; car si les Polonais ne furent pas ménagés par lui, les catholiques le furent bien moins encore.

Tout d'abord il prit sous son patronage, en les maintenant dans leurs chaires, les professeurs qui, après s'être élevés contre l'infailibilité pontificale, avaient suivi Duellinger dans son schisme: il déclara, lui protestant, qu'il les considérait comme des fideles irréprochables, et il supprima la section catholique au ministère des cultes pour remettre la direction des affaires de l'Eglise aux mains de ses adversaires. Puis, dans l'espoir de bâillonner le clergé, il porta une loi d'empire pour réprimer par l'amende et la prison les écarts de langage chez les curés et les vicaires, tandis qu'il entourait de ses faveurs M. Reinkens, qui s'était improvisé évêque vieux-catholique.

(1) *Pensées et Souvenirs*, t. II, p. 157.

Le mouvement catholique

AU CANADA

Une nouvelle société connue sous le nom de "Confraternité de la Bienheureuse Vierge Marie, reine des Cœurs" a été établie par Mgr l'archevêque Duhamel. Une lettre pastorale de l'archevêque au sujet de cette société a été lue dimanche dans plusieurs églises. Le but de la confraternité est d'établir parmi les fidèles la dévotion envers la Vierge Marie, prêchée par le Bienheureux Grignon de Montfort, fondateur des Pères de la Compagnie de Marie et des Sœurs de la Sagesse. La société aura des ramifications dans chaque paroisse de l'archidiocèse.

Nous empruntons à notre excellent confrère du *Courrier du Canada* les renseignements qui suivent, empruntés eux-mêmes à la *Gazette* de Montréal, sur le système scolaire en vigueur à Terre-neuve :

Le Rév. M. Pilot, surintendant de l'éducation pour l'église anglicane, à Terre-neuve, était de passage à Montréal, ces jours derniers, et il a donné à la "Gazette" les détails les plus intéressants sur le fonctionnement du système d'écoles confessionnelles dans cette colonie.

Le régime des écoles confessionnelles fonctionne admirablement à Terre-neuve. Il y a trois grandes dénominations reconnues, au point de vue de la loi d'éducation : les Anglicans au nombre de 70,000, les Méthodistes au nombre de 53,000, et les Catholiques au nombre de 72,000. Le dernier recensement démontre que 43,000 enfants fréquentent les écoles, soit une proportion de 1 enfant par 5 têtes de population.

Chaque dénomination contribue pour ses écoles, et ces contributions égalent 25 pour cent de l'octroi du gouvernement, qui est de \$155,000.

Chaque confession donne l'instruction religieuse dans ses écoles, et les Anglicans, en particulier, consacrent une demi-heure ou trois quarts d'heure par jour au catéchisme et à la Bible.

"Ainsi le système fonctionne bien?" a-t-on demandé au révé-

rend M. Pilot.—“ Parfaitement, a-t-il répondu, aucun gouvernement et aucun parti ne songerait à changer le présent état de choses.”

Le gouvernement impérial, frappé du succès de ce système scolaire, a demandé au révérend M. Pilot un rapport au sujet de l'origine et du progrès de ce régime. Il a préparé ce rapport, qui est très volumineux, et qui va être déposé incessamment sur le bureau de la Chambre des Communes. Ce document sera probablement cité fréquemment dans les débats qui auront lieu relativement aux questions d'éducation, dans le parlement britannique.

Voilà un bel exemple pour nos fanatiques de Winnipeg et d'ailleurs. La majorité à Terre-Neuve est protestante et anglaise comme au Manitoba. Cependant elle n'a pas craint d'établir et de soutenir un système d'écoles confessionnelles qui donne satisfaction à toutes les croyances. Elle respecte les droits de la conscience. Elle ne veut opprimer personne, et elle comprend qu'un peuple chrétien et civilisé doit faire une place d'honneur à la religion dans ses écoles. Et comme résultat, son système scolaire donne la plus complète satisfaction.

Les Greenway, les Martin, les Cameron, les Sifton devraient aller prendre des leçons de tolérance et de progrès à Terre-Neuve.

On l'a dit souvent, et avec raison : pendant que les Anglais habitant l'Angleterre revenaient de l'intolérance à la justice, leurs héritiers puritains du Canada et des Etats-Unis s'engageaient dans une voie toute autre. L'Angleterre y a gagné en paix et en sécurité. Qui sait même si cela n'a pas désarmé, pour un temps du moins, le bras vengeur de Dieu, prêt à s'abattre sur la nation coupable de crimes jusqu'ici restés apparemment impunis ? Les Etats-Unis ont reçu, pour leur part, un premier châtimement dans l'indifférentisme, qui tue la force morale du peuple, et ce châtimement en appelle d'autres qui viendront à leur heure, si le pays ne revient à des principes vivifiants. Le Canada, lui, paisible tant que la question religieuse n'a pas été soulevée par la destruction pratique des garanties que la constitution apporte à la liberté d'enseignement, est aujourd'hui en proie à une agitation sourde, qui se traduira tôt ou tard par des résultats déplorables. Il n'est pourtant pas nécessaire d'être bien éclairé pour profiter des enseignements qui se dégagent de cette philosophie de l'histoire.

Nous détachons, d'une "Lettre des Archevêques et Evêques de la Province St Boniface aux Vénérables Archevêques et Evêques des diocèses de la Province de Québec," la déclaration suivante relative à la question des écoles du Manitoba :

Les écoles publiques et séparées, là où elles existent, n'ont, en certains lieux, qu'une existence précaire. *Vous n'ignorez point,*

Vénérés Seigneurs, que la question des écoles est loin d'être définitivement réglée, au Manitoba et même au Nord-Ouest, en conformité avec les principes de notre Foi et les simples règles de l'équité et de la justice. Fidèles à la direction donnée par le St Siège, nous attendons, dans l'espoir que nos droits imprescriptibles nous seront rendus un jour, dans leur intégrité.

C'est nous qui soulignons.

Voilà qui, pour nous, règle la question. Nous espérons qu'on ne viendra plus nous corner aux oreilles que la question des écoles est réglée. Elle l'est pour les sectaires peut-être, et encore, il y a gros à parier qu'ils ne s'en tiendront pas longtemps au *modus vivendi* qu'on dit avoir été établi là-bas. Mais elle ne saurait l'être pour les catholiques, après cette déclaration positive de l'autorité religieuse. Et on le comprendra mieux encore quand on saura que, tout dernièrement, dans une séance de la législature manitobaine, le premier ministre Greenway s'est défendu d'avoir faibli en ce qui concerne la loi des écoles publiques (la loi persécutrice, ou mieux les lois persécutrices), ou d'avoir été *partie* à quoi que ce soit de préjudiciable à l'esprit de cette loi. C'est clair et péremptoire, n'est-ce pas ?

Un correspondant canadien du *Courrier de Bruxelles*, qui paraît bien renseigné, après avoir donné les termes du *modus vivendi* établi au Manitoba, apprécie comme suit cet arrangement :

Les catholiques et les autorités religieuses se résignent à ce pis-aller qui, sans redresser tous leurs griefs, tant s'en faut, fait cesser au moins une des injustices les plus criantes dont ils se plaignaient, à savoir le refus de tout subside scolaire.

L'Ecole normale établie par S. G. Mgr Langevin, à Saint-Boniface, a adopté le programme officiel. Elle est admise à former des maîtres et des maîtresses d'écoles catholiques pourvus des diplômes délivrés par l'autorité civile.

S. S. Léon XIII a pensé, sans doute, que, pour le moment, les catholiques du Manitoba pouvaient accepter cette situation—*tolerari potest*—plutôt que de subir celle des catholiques des Etats-Unis.

Le *Denier des écoles catholiques* continue à exister cependant, car personne ne se fait illusion, je crois, sur le caractère aléatoire de cet "arrangement".

Le même correspondant déclare que "le *modus vivendi* ne sera pas publié officiellement par les autorités provinciales et ne fera l'objet d'aucune loi portant modification à la loi néfaste de 1890 et aux lois subséquentes. L'arrangement sera révoquant de part et d'autre."

Les journaux anglais publiaient, il y a quelque temps, une dépêche d'Ottawa mentionnant un bruit qui circulait dans les cercles politiques bien informés et aux termes duquel Sir Wilfrid Laurier aurait récemment envoyé aux représentants de la hiérarchie catholique au Manitoba une souscription de \$5.000 pour venir en aide aux écoles catholiques de cette province. Au cours du débat sur l'Adresse, aux Communes, M. McDougall, député catholique du Cap Breton, a essayé de faire dire au premier ministre ce qu'il y avait de vrai dans cette rumeur, mais M. Laurier est resté muet.

AUX ETATS-UNIS

La cérémonie de l'investiture du pallium, résultant de la nomination de Mgr Chapelle à l'archevêché de la Nouvelle-Orléans, a eu lieu le jeudi 6 avril courant, à la cathédrale de la Nouvelle-Orléans. La cérémonie a été présidée par Mgr Fitzgerald, le doyen des évêques de cette province ecclésiastique.

Le tribunal ecclésiastique nommé par Mgr. Kain, archevêque de St-Louis, Mo., pour faire des investigations sur la vie et les actes de Mme Duchesne, en vue de l'institution ultérieure d'un procès de canonisation, vient de terminer ses travaux. Les témoignages recueillis seront prochainement envoyés à Rome. Mme Duchesne a joué un rôle en vue dans l'institution de l'ordre des Sœurs du Sacré-Cœur, aux Etats-Unis, il y a plus de 90 ans. Le premier couvent établi était situé près de St-Louis.

Une rumeur veut que Mgr. Martinelli, le délégué apostolique aux Etats-Unis, soit élevé au rang de nonce et envoyé à Paris, en remplacement de feu Mgr. Clari. Nous voyons par nos échanges que la nomination est faite, bien que le titulaire ne soit pas encore connu, ce qui laisse peu de chance à la réalisation de ce bruit.

Les nombreuses faussetés répandues par la presse sectaire au sujet de l'Eglise catholique et de ses missionnaires aux Philippi-

nes ont déjà reçu leur réputation dans une série d'articles publiés par le R. P. Ambroise Coleman, dominicain, sous le titre "Les Moines aux Philippines." Marlier, Callanan & Co., les éditeurs catholiques de Boston, à la grande satisfaction des catholiques américains, vont faire de ces articles la matière d'une brochure qui paraîtra prochainement.

Nous reproduisons d'un journal quotidien :

Un médecin américain dit beaucoup de bien des Sœurs de Charité, qu'il a vues à l'œuvre dans les hôpitaux et sur les champs de bataille.

"La Sœur de charité, dit-il, n'a pas d'autre ambition que de faire son devoir. Elle exécute les ordres qu'on lui donne en silence, sans jamais répliquer ; elle les exécute exactement, humblement obéissante et cherchant seulement à se perfectionner dans l'intérêt de ceux qui profitent de son dévouement. Aucun sacrifice ne lui paraît trop pénible, aucune fatigue trop grande."

Respect à ces héroïnes de la charité, honneur à l'observateur clairvoyant et sincère qui reconnaît et honore si bien le vrai mérite !

Mgr. Conaty, recteur de l'Université catholique de Washington, est à Chicago, où il prend part à la conférence, ouverte depuis quelques jours, à l'église catholique romaine de Saint-Jacques.

L'objet principal de la conférence est d'aviser aux moyens d'unifier les méthodes d'éducation parmi les collèges et universités des États-Unis.

Des représentants de tous les ordres enseignants : Jésuites, Bénédictins, Franciscains, Lazaristes, Frères des écoles chrétiennes, Résurrectionnistes, Augustins, Paulistes, Frères de Sainte-Croix, Frères du Saint-Esprit, sont présents et prendront part à la discussion.

Il est impossible de dire combien de délégués prendront part au Congrès, mais il en viendra au moins 50, représentant entre 30 et 40 institutions.

Le but général de cette conférence ne permettra que la discussion des questions d'ordre général.

Nous attendons des renseignements plus précis sur les délibérations de ce congrès.

AUTRES PAYS

ITALIE.—Mardi de la semaine dernière, le Pape a prononcé devant le Sacré Collège un discours important, dans lequel il a fait allusion à la conférence du désarmement proposée par le Tsar, et parlé de l'œuvre de paix et de civilisation qui fut toujours celle de l'Eglise catholique.

Nous publierons le texte de ce discours dès que la malle d'Europe nous l'aura apporté,

—Dimanche le 16, une messe d'action de grâce a été célébrée à Saint-Pierre pour remercier Dieu d'avoir conservé le Souverain Pontife à l'affection des fidèles. Etaient présents : les cardinaux, les représentants des chrétiens d'Orient, le corps diplomatique, une foule immense de fidèles. Léon XIII a donné sa bénédiction et a été acclamé.

—Nous publions ailleurs le bref adressé au cardinal Goossens par Léon XIII pour remercier les journalistes catholiques belges de la souscription qu'ils ont ouverte pour offrir des étrennes au Souverain Pontife.

Une délégation de ces journalistes a été reçue par Léon XIII qui leur a parlé en termes emus de la Belgique et leur a prêché l'union entre catholiques :

Pour répéter ce que je disais tantôt, les catholiques doivent s'unir et se faire des sacrifices mutuels. Car, si vous vous divisiez, vous ne pourriez pas résister et le triomphe des socialistes serait pour la Belgique un immense malheur. Ce serait l'occasion de troubles profonds qui pourraient vous conduire à la guerre civile.

Le Pape a encouragé les journalistes catholiques à persévérer dans leur initiative et souhaité que leur exemple fût suivi :

La Belgique a donné l'exemple aux autres pays. Si ce n'était que pour moi, ajoute encore le Pape, je ne demanderais rien, mais l'Eglise a des besoins pressants. Aussi je voudrais vous demander de recommencer les années suivantes, et de renouveler ainsi les étrennes pontificales que la Belgique adressait jadis au Saint-Siège.

Il leur a aussi exposé l'emploi des argents recueillis par eux :

J'ai reçu avant-hier, continue le Saint-Père, un rapport du nouveau patriarche syrien, Mgr. Rahmani, dans lequel il se trouvait des choses très consolantes sur le mouvement de conversion des Nestoriens. Il me demande des écoles et des églises. Je lui ai promis 50,000 francs ; j'ai promis la même somme aux patriarches chaldéen et melchite. Voilà l'emploi de l'argent qui vient de Belgique et des autres pays catholiques.

—La publication l'an dernier d'un livre de Sœur Marie du Sacré-Cœur sur les *Religieuses enseignantes et les nécessités de l'apostolat* fit grand bruit et souleva de vives polémiques. On soumit la cause aux autorités romaines qui viennent de rendre leur jugement formulé dans la lettre suivante adressée aux évêques de France :

SACRÉE CONGRÉGATION DES ÉVÊQUES ET RÉGULIERS
 Illustrissime et Révérendissime Seigneur,

Dans la réunion plénière des Eminentissimes Pères de cette Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers, tenue au Vatican le 17 mars 1899, fut proposée la cause avignonnaise d'une Ecole normale, sous la forme de doutes proposés en ces termes :

1o Convient-il d'approuver le projet de créer une grande Ecole normale pour les religieuses enseignantes, tel qu'il a été proposé dans le livre de Sœur Marie du Sacré-Cœur ?

Et en cas de réponse négative,

2o Convient-il d'adopter quelque mesure pour améliorer l'enseignement des femmes dans les instituts religieux ?

Tous les éléments de la cause ayant été mûrement examinés, les Eminentissimes Pères ont décidé de répondre :

Au premier doute : Négativement, et le livre est digne de reproches.

Au second doute : Il n'y a pas lieu de prendre une mesure générale. Il sera pourvu, autant qu'il sera utile, aux cas particuliers : qu'il soit cependant notifié par les évêques de France, aux Congrégations religieuses de femmes, auxquelles a été confiée par approbation apostolique la charge d'instruire les jeunes filles dans la piété et dans la science, qu'elles ont excellemment mérité de l'instruction et éducation chrétienne et civile des jeunes filles.

C'est pour cela que cette Sacrée Congrégation en leur adressant des louanges qu'elles méritent justement, nourrit la ferme espérance qu'elles ne manqueront pas dans l'avenir à leur mandat ; et que, dirigées et aidées comme cela doit être, par les évêques, elles prendront les moyens idoines qui leur permettront de répondre amplement aux désirs des familles chrétiennes, et d'élever les jeunes filles qui leur sont confiées à la culture qui convient à une femme chrétienne.

Rapport sur ce qui précède ayant été fait à S. S. Léon XIII en audience accordée au soussigné cardinal préfet, le 21 mars. Sa Sainteté a daigné ratifier et confirmer en tous les points la décision des Eminentissimes Cardinaux.

Ce qu'au nom de la Sacrée Congrégation, j'ai dû signifier à Votre Grandeur Révérendissime, à laquelle, avec l'hommage de mon respect, j'offre tous les vœux que je forme pour elle devant Dieu.

Rome, de la Secrétairerie de la Sacrée-Congrégation des évêques et Réguliers,
 le 27 mars 1899.

Rome ayant parlé, la question est réglée. Mme Marie du Sacré Cœur a fait transmettre au préfet de la Congrégation des évêques et réguliers une lettre exprimant "sa complète soumission, sans restriction ni réserve."

—De la *Vie catholique* du 10 mars :

La typographie du Vatican vient de publier la *Gerarchia Cattolica* ou *Annuaire pontifical* pour 1899. Le Sacré-Collège se compose actuellement de 6 cardinaux de l'ordre des évêques, de 46 de l'ordre des prêtres et de 5 de l'ordre des diacres.

Il y a 5 cardinaux dont la création remonte au pontificat de Pie IX et 52 qui ont été créés par Léon XIII : cela fait en tout 57 cardinaux, de sorte qu'il reste 13 chapeaux vacants pour le *plenun* du Sacré-Collège qui est de soixante-dix membres.

Sous le rapport de la nationalité, il y a maintenant dans le Sacré Collège 31 cardinaux romains et italiens et 23 des différentes nations y compris deux cardinaux de nationalité étrangère : Ledechowski et Steinhuber qui résident à Rome.

Le volume de la *Gerarchia cattolica* fait suivre le tableau de la hiérarchie de l'Église universelle.

Les titres de la hiérarchie catholique sont répartis comme il suit, au 1er janvier 1899 : Patriarcats des deux rites, 12 ; archevêques et évêques du rite latin avec résidence, 830 ; archevêques et évêques de rite oriental, 50 ; archevêques et évêques titulaires, c'est-à-dire n'occupant pas de sièges épiscopaux proprement dits, 358 ; archevêques et évêques n'ayant plus de titres, 5 ; prélats *nullius in dioceseos*, 3 ; soit un total de 1,330 titres actuellement conférés.

Léon XIII a érigé 2 patriarcats, 30 archevêchés, 2 abbayes *nullius in dioceseos*, 100 évêchés, 60 vicariats et 2 délégations apostoliques, 30 préfectures apostoliques, soit en tout 226 nouveaux titres qui marquent l'heureux développement de la hiérarchie sous le pontificat actuel.

—De la *Croix* :

Le Pape a donné 80,000 francs au Chapitre de Saint-Jean de Latran, pour les travaux de réparations à exécuter dans la sacristie de cette Basilique. Ce don, d'autant plus généreux que les ressources du Souverain Pontife sont plus limitées, montre la sollicitude pontificale pour la première église du monde chrétien, sa cathédrale, que, depuis son élévation à la Chaire de Pierre, il n'a point pu visiter.

—On annonce la mort de S. E. le cardinal Bausa, archevêque de Florence. Le cardinal Bausa était âgé de 78 ans.

FRANCE.—Les dépêches nous apprennent que cinquante mille pèlerins sont partis ce matin pour Lourdes. Nous avons, il y a déjà un certain temps, parlé de l'organisation de cette solennelle manifestation religieuse sur laquelle nous reviendrons.

Disons seulement que parmi ses promoteurs figuraient des prêtres et des laïques très distingués, entre autres le comte Alber de Mun.

—Nous notions l'autre jour l'intervention de certain socialiste qui voulait faire supprimer les cérémonies par lesquels la marine française s'associe pendant la Semaine-Sainte au deuil de la chrétienté. On sera curieux de lire les dispositions prises au sujet

de ce deuil, cette année comme les années dernières, par le vice-amiral commandant en chef et le préfet maritime des cinq grands ports de France.

Les voici :

Le Vendredi-Saint, 31 mars courant, au lever du soleil, et le samedi à la même heure, les couleurs nationales seront hissées à mi-mât aux portes de l'arsenal, à la Préfecture, etc., et aux autres monuments de la Marine.

Il en sera de même, à partir de 8 heures du matin, à bord des navires dans les ports ou en rades.

Ces divers bâtiments auront en outre leurs vergues appiquées.

Un coup de canon sera tiré d'heure en heure, par l'artillerie de marine, qui prendra des mesures en conséquence, le Vendredi-Saint, depuis 8 heures du matin jusqu'au coucher du soleil et le Samedi-Saint, de 8 h. du matin jusqu'au moment où les cloches sonneront.

A ce moment, les vergues seront redressées et les pavillons mis à bloc.

— Il pleut sur le Temple ! Nous l'avons déjà dit : l'attitude prise par la secte dans l'affaire Dreyfus et la scandaleuse préférence dont elle a été l'objet de la part du gouvernement, alors qu'on poursuivait pour délit d'association illégale, les chef de six ou sept ligues différentes, ont provoqué un sérieux mouvement contre les Loges. Tous les hommes sérieux reconnaissent qu'elles constituent un danger pour les vrais intérêts de la France, et "l'on voit les journaux les plus divergents d'opinion, du moment qu'ils ne sont pas dans la main des juifs et des F. M., commencer à s'occuper, avec des sentiments tout à fait dénués d'indulgence, des louches machinations ourdies par les Enf. de la Veuve" (*Franc-Maçonnerie démasquée*, livraison de mars 1899, page 19.)

A la suite de bien d'autres, M. Quesnay de Beaurepaire, l'ancien président de la Chambre civile de la Cour de Cassation, qui avait déjà, dans une conférence retentissante, flétri les sectes et leurs stipendiés, traite la Franc-Maçonnerie de "véritable société secrète qui a mis la France en coupe réglée et multiplie ses attentats contre la liberté de conscience." François Coppée, le grand poète qui est président d'honneur de la *Ligue de la Patrie française*, dénonce la "Franc-Maçonnerie qui joue un rôle considérable dans les élections et à laquelle nous sommes redevables de l'état de malaise et d'anarchie au milieu duquel nous nous débattons ;" Albert Monnot, dans la *Libre Parole*, qualifie les Francs-Maçons de "mômiers de l'internationalisme" et de "plus ferme appui de Judas," et la secte d'"infecte coterie dénommée Maçonnerie," d'"alliée naturelle de la juiverie cosmopolite ;" de son côté, Maurice Talmeyr écrit dans le *Gaulois* un article important dont nous allons faire de larges extraits :

On a dit de la Maçonnerie qu'elle était une "anti-Eglise", et rien n'est plus strictement vrai, mais à la condition de ne pas s'en tenir au sens religieux du mot, et de l'entendre, en même temps, dans le sens moral et social.

Elle représente bien un anti-Dieu par la négation de Dieu, un anti-Pape par l'institution d'un Chef suprême, dont le siège, comme le siège même du Pape, est même en ce moment à Rome, et par ses rites ridicules, un véritable anti-culte, mais elle oppose encore, avec cela, un anti-Décatalogue au Décatalogue, et cet anti-Décatalogue, qui n'est pas gravé sur des tables, mais qu'on s'avoue tout bas, entre "frères", en se chatouillant, est la destruction pure et simple de toute espèce de morale privée, publique, sociale et familiale.

Partout où l'Eglise met un respect, une réserve ou une prohibition, la Maçonnerie met une révolte, une licence ou une ironie. Partout où la religion enseigne la retenue, la surveillance, la sévérité vis-à-vis de soi, c'est-à-dire un certain ensemble de qualités ou de vertus sans la pratique ou l'essai desquelles il n'existe pas de société possible, la Maçonnerie les déconseille, les raille, vous les désapprend, et les détruit en vous, d'après un système voulu.

En somme, et toute sa puissance secrète est là, elle est un retour dogmatique à toutes les bassesses commodes de la bête et du nativisme en opposition à l'Eglise dont la force est de représenter l'âme, l'idéal et le surnaturel. Certes, ce retour à la brute se dissimule, et son action n'opère qu'en s'enveloppant, mais elle opère. Mettez à nu toutes les revendications maçonniques, soumettez-les à l'examen chimique, et, au fond de la cornue, en dernière analyse, il ne restera que la turpitude.

* *

Vous rappelez-vous la fameuse affaire de Cempuis, de cette école municipale dirigée par un vieux fou, et fondée sous l'inspiration même du directeur de l'enseignement primaire d'alors, le fameux M. Buisson? il fallut fermer la maison, simple école de bestialité, où se passaient des ignominies pédagogiques. Mais cette maison de Cempuis, se trouvait entre toutes, une œuvre maçonnique, c'était l'institution maçonnique modèle, le type d'établissement d'éducation que les Maçons, dans leurs rêves, multipliaient déjà sans bruit en se faisant des signes, et la résistance des "Loges" faillit tourner à l'émeute.

Il y eut, en faveur de Cempuis, et de ce qu'on appelait ses "méthodes", une frénétique levée de petits tabliers. Et l'affaire Peltzer, peut-être encore plus fameuse? La Maçonnerie, dans celle-là, avait pris, en faveur des accusés, une attitude où elle ne se contentait plus seulement le dévergondage, mais le crime. Elle ne se contentait plus d'innocenter le vice, elle absolvait l'assassinat.

C'est la Franc-Maçonnerie, dit M. Talmeyr qui a fait voter les lois qui ont eu pour résultat :

Pornographie du livre, du théâtre, des salons, du journal, des poètes, des romanciers, des auteurs dramatiques! Le divorce ayant abouti, en fait, à la plus extraordinaire sarabande matrimoniale qu'une société puisse danser! le peuple abruti par les

courses ! Et toute une suite d'affaires de corruption variées et continues, où un bon quart du Parlement vous apparaît comme une bande de concussionnaires, de sénateurs tarés, de députés fripons, de politiciens d'industrie !

Est-ce bien par humanité qu'on a voté des lois "humanitaires," la loi Béranger, l'instruction contradictoire ? Comment le croire, quant on voit la seconde de ces lois violée dès sa promulgation, parce que le prévenu était un Frère de la Doctrine chrétienne, et qu'il ne s'agissait plus, avec lui, de flatter les malfaiteurs ordinaires ? Et Dreyfus ? Est bien aussi en le croyant innocent, que les Maçons, à cette heure se lèvent aussi furieusement pour le défendre ? Je les soupçonne plutôt de ne défendre en lui que le coupable, et de ne soutenir, dans sa cause que la cause de l'infamie, comme à Cempuis, comme pour les Peltzer, comme en cent circonstances et pour cent coquins !

Ecoutez causer les " fils de la Veuve." Comprenez bien ce que cachent leurs grimaces de justice, leurs sanglots et leurs cris publics, et vous les entendrez se dire tout bas, avec leurs chatouillements et leurs signes :

—Dreyfus un traître ?... Eh ! oui... Et puis après ?... Dès qu'on est avec nous, nous couvrons tous les crimes, nous n'avons que d'indulgents sourires pour toutes les abominations !

—Un congrès des Travailleurs chrétiens du Centre et de l'Ouest a été tenu à Blois, dans les premiers jours d'avril, sous la présidence d'honneur de M. Léon Harmel, qui a prononcé là un discours important dont nous ferons l'extrait suivant, qui complète les citations données plus haut :

La Franc-Maçonnerie a prétendu s'emparer du régime, le monopoliser à son profit. Or, confondre la forme du gouvernement avec la secte, c'est faire son jeu et laisser croire à la masse électorale qu'elle doit continuer le mandat aux sectaires, si elle ne veut pas voir disparaître une forme qui lui est chère. Ce malentendu, soigneusement entretenu par les intéressés, a permis les attentats aux libertés les plus sacrées, par une législation qui vise l'écrasement des adversaires plus que le bien du pays.

Or, la Franc-Maçonnerie n'est pas seulement l'ennemie de Dieu. Si on étudie ses convents, il est facile d'établir qu'elle ne l'est pas moins de l'ouvrier, pour lequel elle a le plus profond mépris, et de la patrie française qu'elle exploite au profit de l'Angleterre, de l'Allemagne et des juifs. Elle a été bien habile pour séduire le peuple. A nous de lui arracher son masque hypocrite, et de montrer aux foules que la République peut et doit demander aux honnêtes gens sa vitalité et sa grandeur.

AUTRICHE.—Le correspondant viennois de la *Croix*, auquel nous avons déjà emprunté tant d'appréciations et de faits intéressants, adressait récemment à son journal une lettre qui constitue tout un exposé de la situation religieuse de l'Autriche et du mouvement renovateur qui se produit là, depuis quelques années. Nous la reproduisons presque au complet :

A distance, il est possible qu'on se méprenne sur le sens des faits ! l'apostasie de huit à dix mille prussophiles anticléricaux fanatiques, peut illusionner les amis de l'Eglise et leur donner l'impression que la foi catholique décroît et perd du terrain en Autriche. Or, il en est tout autrement.

L'étranger qui circule au hasard dans les rues de Vienne, soit à pied, soit en tramway, n'aura pas fait cinq cents pas sans être frappé d'un fait qui ne saurait échapper à l'attention la plus distraite :

En passant devant la porte d'une église, les hommes lèvent leur chapeau, les femmes font le signe de la croix. Rarement cette respectueuse marque de foi sera constatée chez les gens élégants dont l'extérieur annonce la richesse : la bourgeoisie riche, affinée, celle qui garnit les salles de premières et qui se croit l'élite du monde, celle-là est païenne, enjuivée et pour elle le surnaturel consiste dans l'idéal du théâtre, de la musique, et des chroniques des journaux juifs : s'élever au-dessus des choses de la vie, c'est faire des soupers fins à la sortie de l'Opéra ou s'entretenir autour d'une tasse de thé de la pièce à la mode, conversation qui ne roule jamais plus de dix minutes sur la pièce elle-même, car on en arrive tout de suite aux artistes, à leur talent, mais surtout à leur personne, à leurs toilettes, à leurs revenus, à leurs aventures qui embellissent les toilettes et quadruplent les revenus.

Rien d'insipide, de vide, de monotone, de bête comme la conversation d'un salon viennois. Les jeunes filles devant qui on dit tout et qui placent leur mot dans le papotage scandaleux, promettent de continuer la tradition, et l'Eglise aura converti tous les socialistes de la monarchie, avant de réussir à purifier un seul repaire de cette riche bourgeoisie enjuivée.

Il en est tout autrement de la bourgeoisie modeste et laborieuse du petit commerce et de la petite industrie : celle-là est croyante, pratiquante comme le peuple, car à l'exception des ouvriers de la grande industrie acquis au socialisme, tout le peuple est croyant. Vous verrez le cocher de tramway, d'omnibus et de voiture de place, le commissionnaire, l'homme de peine, le garçon de recettes soulever leur casquette devant la porte de chaque église, et si vous êtes en tramway, vous constaterez que les deux tiers de vos compagnons en font autant.

Mon premier séjour à Vienne date d'une dizaine d'années, et mes souvenirs d'alors ne me rappellent que quelques faits isolés, tandis qu'aujourd'hui l'édifiante coutume est devenue une règle presque générale que je vois en quelque sorte s'étendre de jour en jour.

Il y a quinze ans, les églises étaient peu fréquentées. On n'y voyait que quelques vieilles femmes, et elles dormaient. Aujourd'hui, on a peine à trouver place dans une église aux messes de 11 heures : les jours de grandes fêtes, les retardataires sont obligés d'assister à la messe de la rue, et je me rappelle un jour de Pâques attristé par la neige où les portes de mon ancienne paroisse durent rester ouvertes pour une centaine d'hommes qui suivaient les cérémonies dans la rue, le parapluie ouvert et le chapeau à la main.

Les processions, négligées il y a quinze ans, se déroulent en un défilé immense, et les conseillers municipaux, les autorités du quartier ont dû prendre place en tête du cortège, forcés par les réclamations du public avant d'être conduits par leur propre conviction.

Les organisations chrétiennes de jeunes gens, d'apprentis, d'hommes, de femmes, de jeunes filles se multiplient et prospèrent. L'esprit de foi les pénètre. D'abord on se disait chrétien, ce qui signifiait qu'on n'était ni juif, ni païen ; aujourd'hui, on se confesse catholique, formule qui offre plus de précision et de netteté. La piété a fait son apparition, elle qu'on cherchait vainement dans le peuple, et quelquefois même dans un clergé encore contaminé çà et là par le Joséphisme.

Il fut un temps où l'on ne trouvait pas aussi souvent qu'on voulait le prêtre à l'âme sacerdotale. On voyait souvent—ce qui ne se trouve plus que par exception—des ecclésiastiques pourvus d'un titre de conseiller de ceci ou de cela, et qu'on eût mortifiés en les saluant de leur beau titre de prêtre, car ils aimaient mieux leur petit fétiche gouvernemental. Il y a ici un prélat libéral vu de bon œil en haut lieu, et jouissant d'une grande réputation dans des milieux divers. Membre du jury aux examens de droit, ce personnage interrogeait un jour un candidat sur le droit canon et lui faisait expliquer les revenus du Pape. Après quelques mots du candidat, le prélat interrompit l'énumération en disant : et qu'est-ce que voulez donc lui donner encore ? Il y a vingt ans, ce prélat fût devenu évêque. On n'oserait plus le proposer aujourd'hui.

Les jeunes générations s'annoncent infiniment meilleures que leurs devancières. En dépit des instituteurs, presque tous socialistes ou prussophiles, l'école s'anime d'un esprit plus chrétien. Dans dix ans, s'il ne survient quelque une de ces catastrophes que les juifs et les prussophiles appellent de tous leurs vœux sur cette pauvre Autriche, les populations seront entièrement revenues à la vieille foi délaissée depuis près de deux cents ans. C'est une renaissance.

Dans ces conditions, on s'explique mieux la fureur d'apostasie des prussophiles. Si le catholicisme autrichien était demeuré ce qu'il paraissait bien être, une vague formule, les anticléricaux ne se seraient pas trouvés gênés dans ses rangs. Ils ont senti la goutte d'eau bénite qui les a fait bondir comme une brûlure. Sans doute, les intrigues allemandes sont pour beaucoup dans cette conspiration prusso-protestante ; mais le point de départ surnaturel est la fureur satanique provoquée par cette résurrection de l'Eglise d'Autriche. C'est quand le salut d'une âme va se décider que l'enfer donne ses grands coups et il en est de même quand il s'agit de l'âme d'un peuple. Or l'âme de ce peuple se ressaisit, se vivifie. Les catholiques redeviennent catholiques, et c'est là ce qu'il faut désirer avant tout.

CÔTE D'IVOIRE.—(Afrique occidentale).—Le R. P. Ray, des Missions Africaines de Lyon, préfet apostolique de la Côte d'Ivoire, écrit de Grand-Bassam aux *Missions catholiques*, de Paris :

Notre Mission prend peu à peu de l'extension. Nous occupons sept stations : Grand-Bassam, Assinie, Jacquville, Monoso, Dabou, Memni, Bonoua, desservis actuellement par seize missionnaires. C'est plus que ne nous le permettaient nos ressources ; mais il était nécessaire d'aller de l'avant. La colonie possédait plusieurs instituteurs laïques européens ; ils tombèrent malades successivement et à mesure qu'ils rentraient en France, nous occupions leur poste afin que l'administration locale n'eût pas à les faire revenir. Mais nos missionnaires ont été obligés de vivre jusqu'à présent dans des paillottes de nègres, ce qui n'est guère confortable dans ces pays si insalubres ; aussi plusieurs sont tombés sérieusement malades et ont été obligés de rentrer en Europe pour refaire leur santé.

J'avais commandé en Europe plusieurs baraquements pour remplacer ces paillottes ; malheureusement une partie est arrivée sur la plage brisée par le passage de la barre et une autre a été emportée en pleine mer. Il faut donc recommencer, acheter d'autres bois, d'autres baraquements ; de plus, nous avons à construire une maison pour les quatre religieuses de Grand-Bassam. Je me suis hâté de les faire venir afin de contrebalancer la mission protestante qui vient de s'établir avec l'autorisation du Gouvernement à Grand-Bassam et à Assinie.

Nous ne sommes qu'aux débuts de la fondation de la mission. Il n'y a donc pas à s'étonner que nous ayons besoin de beaucoup d'argent pour nos installations si précaires jusqu'à ce jour. Il n'est plus possible d'habiter dans des cases, il faut absolument des constructions européennes pour pouvoir prolonger la vie des Missionnaires.

Je viens donc faire un pressant appel à la charité des lecteurs des *Missions catholiques*.

17 avril 1899.